
UN SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE

Étude sur les Cahiers du Capitaine COIGNET ¹.

Il est rare que l'histoire puisse se renseigner sur les sentiments et les idées des hommes qui ne sont pas sortis de la foule. Ce sont les hommes célèbres qui parlent ou qui écrivent, ou, du moins, c'est sur eux qu'on parle et qu'on écrit. La masse qui les suit reste silencieuse et ne laisse pas de testament. Nous connaissons quelques-unes des pensées de César ou de Charlemagne : nous ne savons pas ce que pensaient les soldats de César ou de Charlemagne. Nous voudrions pourtant le savoir ; car nous ne connaissons bien une société qu'à la condition d'en connaître à la fois les premiers et les derniers rangs. Les différences sont grandes, des uns aux autres. Des idées, très claires dans les uns, sont obscures dans les autres. Des sentiments, très puissants sur les uns, n'agissent que faiblement sur les autres, et inversement. Les aspirations, les passions, les mœurs, tout est différent. On ne peut bien calculer le jeu des forces historiques qu'en tenant compte de ces différences. Dans le même temps, dans le même pays, les nobles, les bourgeois, les soldats, les paysans n'ont pas pensé de même : et pour connaître l'opinion moyenne du pays à ce moment, il faut prendre une moyenne de leurs différentes opinions. Ils n'ont pas agi de même ; et pour connaître la vie totale du pays, il faut étudier à part leurs différentes manières de vivre. L'histoire n'est complète qu'à cette condition.

C'est pourquoi les mémoires d'individus obscurs ont du prix pour l'histoire. Ils font revivre cette masse anonyme qui agit sans parler. Ils disent les idées, les sentiments, les mobiles qui l'ont conduite dans sa marche à demi-inconsciente. Ils expliquent l'action qu'ont exercée ses chefs, pourquoi elle a obéi à telle impulsion, résisté à telle autre.

(1) Hachette, éditeur, 1889.

Et si quelquefois ils racontent mal les grands événements, quelquefois ils en contiennent les causes.

Les cahiers du capitaine Coignet offrent un intérêt de ce genre. L'âme des soldats de la Grande Armée a passé dans ce pauvre livre, longtemps ignoré, que M. Lorédan Larchey a découvert sur les quais de la Seine. Le capitaine Coignet l'avait écrit pendant sa vieillesse pour se désennuyer, et le vendait aux commis-voyageurs qui passaient par son café d'Auxerre. Il n'avait ni éducation littéraire ni grande portée d'esprit. Il était resté soldat sous ses épauettes d'officier. ¹ Ses souvenirs sont ceux d'un soldat qui a assisté aux plus grands événements de son temps sans les comprendre, en faisant son devoir. Mais ils sont naïfs et sincères ; ils nous font connaître les grenadiers de Napoléon, et nous montrent ce qu'étaient, derrière ces chefs illustres dont nous savons les noms, les bataillons qui mouraient pour eux.

Ils nous font connaître aussi quelques détails de la vie sociale, de la fin du xviii^e siècle au commencement du xix^e. Coignet n'a pas raconté seulement ses campagnes, mais son existence tout entière. Il est entré dans l'armée à vingt ans, il en est sorti à quarante, et il a vécu encore plus de trente ans. Pendant ces trois périodes il a mené une existence tout à fait différente. Ses mémoires se divisent donc en trois parties qui racontent son enfance, sa carrière militaire et sa retraite.

I

La première partie nous montre l'existence d'un petit paysan vers la fin du xviii^e siècle. Coignet est né en 1776, dans le département de l'Yonne ; il a donc traversé la Révolution française dans son enfance, mais il ne paraît pas s'en être douté. Il n'en parle pas une seule fois : son horizon était singulièrement étroit, et il y a de ces existences

(1) Le langage de Coignet est simple et rustique ; la naïveté en est le principal mérite. Il a raconté lui-même comment ses fautes d'orthographe et de style lui ont fait perdre l'amitié d'une belle dame (p. 264). Il dit les choses comme il les a vues, d'une façon précise et pittoresque, avec des exclamations qui rendent vivement l'impression produite par le monde sur une âme neuve. Il exprime bien ses sensations ; mais il n'a guère que des sensations. En comparant ses mémoires à ceux de Marmont, on peut voir la différence qui sépare l'esprit d'un grenadier de l'esprit d'un général, servant dans la même armée.

obscures sur lesquelles les convulsions sociales n'ont pas de prise. Pour être tranquille de ce côté, Coignet n'en fut pas moins malheureux, et ses souvenirs donnent une triste idée de la misère qui régnait alors dans les campagnes. Il avait perdu sa mère de bonne heure. Son père, qui avait déjà été marié deux fois, se remaria avec une servante. Les détails que donne Coignet sur l'intérieur de sa famille, placée entre la bourgeoisie et le peuple, sont à peu près aussi sombres qu'un roman naturaliste. Il prétend que son père a eu treize enfants légitimes et trente-deux illégitimes. Il ne dit pas ce qu'il fit des enfants illégitimes. Quant aux enfants légitimes du premier et du second lit, il les abandonna à leur marâtre. Celle-ci les battit, les priva de nourriture et fit tout son possible pour s'en débarrasser. Deux d'entre eux, Coignet et son frère, se sauvèrent. Elle en emmena deux autres dans les bois, le plus loin possible, et les y laissa en leur recommandant de l'attendre. Naturellement elle ne revint pas : c'est l'histoire du petit Poucet. Quand les voisins demandaient au père ce qu'étaient devenus ses enfants, il se contentait de répondre : « C'est des petits coureurs, je les rosserai à leur retour. »

Coignet avait huit ans quand il fit ainsi ses débuts dans le monde. Depuis ce moment, il gagna sa vie. Il ne devait donc pas grand'chose à sa famille. Cependant, quand, après la chute de Napoléon, il revint à Auxerre y vivre assez péniblement de sa demi-solde, son père lui réclama une pension alimentaire et les tribunaux le condamnèrent à la payer.

Coignet, à huit ans, fut, pour commencer, loué comme berger moyennant vingt francs par an et une paire de sabots ; et, comme il le dit, il servit de chien à la bergerie. Il n'avait guère d'expérience. Un jour, un loup emporta un mouton. La bergère qui tremblait lui dit de courir après. Coignet ne connaissait pas cette bête ; il courut et attrapa le mouton par les pattes de derrière. Le loup tirait de son côté. La dispute eût pu mal tourner, si deux gros chiens n'étaient venus étrangler le loup.

Après avoir gardé les moutons, Coignet monta en grade : il garda les bœufs. Il gagnait cette fois trente francs par an, une blouse et une paire de sabots. Il mangeait de la viande le jour de la Saint-Martin, il couchait dans l'écurie l'hiver, sous les bois l'été. Il raconte qu'il se serrait contre un de ses bœufs pour se réchauffer. « Mais vers deux

» heures du matin, mes six bœufs se levaient sans bruit et mon
» camarade partait sans que je le sentisse. Alors le pauvre pâtre
» restait sur la place, ne sachant de quel côté trouver mes bœufs dans
» l'obscurité. Je remettais mes sabots et je prêtais l'oreille. Je m'ache-
» minais du côté des jeunes bois, en rencontrant des ronces qui me
» faisaient ruisseler le sang dans mes sabots. Je pleurais, car mes
» cous-de-pied étaient fendus jusqu'aux nerfs. Souvent je rencontrais
» des loups sur mon passage, avec des prunelles qui brillaient comme
» des chandelles, mais le courage ne m'a jamais abandonné. Enfin,
» retrouvant mes six bœufs, je faisais le signe de la croix. » (*Les Cahiers du capitaine Coignet*, Paris, Hachette, 1889, p. 5).

Il vécut ainsi pendant quatre ans, puis il revint dans son village, dévoré par la vermine ; tellement changé que personne ne le reconnut, et se plaça comme domestique chez son propre beau-frère, sans dire son nom. De là, il entra au service d'un gros marchand de chevaux, M. Potier, où il resta jusqu'à ses vingt ans. A partir de ce moment, sa vie, tout en restant rude et active, s'améliora. Il fut bien traité par ses maîtres, et leur en garda une reconnaissance qu'il a vivement exprimée dans ses Mémoires. Les gens qui croient que les domestiques ne sont pas sensibles aux bons traitements feront bien de le lire. Coignet n'a pas cessé de porter à M. et à M^{me} Potier l'affection qu'il ne pouvait accorder à son père. Il les revit en 1814 et leur dit : « Je » suis votre ouvrage. Je vous dois mon existence, ma fortune. C'est » vous qui avez fait de moi un homme. » Il s'acquitta envers eux par un zèle infatigable, un dévouement à toute épreuve. Endurci de bonne heure par la misère, insensible aux privations et à la fatigue, il était devenu un domestique modèle. Il faut voir avec quelle fierté il parle des services qu'il a rendus à ses maîtres, des bénéfices qu'il leur a fait faire, des pertes qu'il leur a épargnées. Il raconte une histoire de sauvetage de cochons avec autant de détails et de satisfaction qu'il racontera plus tard la bataille de Marengo. Et peut-être bien y courut-il autant de dangers.

Il y avait eu une inondation : il s'agissait de faire sortir les cochons d'une écurie où ils étaient renfermés. Coignet se jette à l'eau et les fait sortir. Mais un d'entre eux est emporté par le courant dans une mauvaise direction, Coignet le suit : « Je prends trop à gauche, dit-il,

» je me plonge dans un trou où on avait amorti de la chaux. Du même
» bond, mon cheval me sort du trou. Je ne voyais plus. Comme je
» tenais mon cheval ferme de la main droite, je m'essuyai la figure et
» poursuivis ma bête, qui filait dans les prés. Enfin, en luttant contre
» l'eau, je gagne le devant de mon cochon ; lorsqu'il eut le nez tourné
» du côté de la maison, il revint comme je le désirais. Arrivé dans la
» cour, je lâche mon bidet, bien transi de froid. Mes maîtres m'atten-
» daient sur le perron, et les grosses filles de regarder ce pauvre petit
» orphelin trempé, pâle comme la mort, *mais j'avais sauvé le cochon*
» *de mon maître.* » (P. 30).

Quand on n'a qu'une chose en vue, qu'on ne considère qu'un intérêt, on est pénétré de son importance, on agit audacieusement et énergiquement. On ne croit jamais trop lui sacrifier, et on peut trouver autant de bonheur à sauver un cochon qu'à gagner une bataille. Coignet a toujours eu cet avantage. Il n'a rien vu au-delà de sa consigne, et du bonheur de l'exécuter. Peut-être aurait-il été moins fort s'il avait été plus éclairé, s'il avait pu peser le pour et le contre et rechercher si ce qu'il allait faire en valait bien la peine. Il a souvent regretté plus tard de n'être pas instruit. Il avait raison de le regretter ; mais il y aurait très probablement perdu quelque chose de son énergie et quelques-unes de ses joies.

Coignet n'avait pas le temps d'étudier la valeur relative des choses, et de se demander, comme les philosophes d'aujourd'hui « ce qu'en pense Sirius. » Il travaillait de tout son courage à labourer, à dresser des chevaux, à faire des courses. A ce métier, il devint un gaillard. « Je devins fort et intelligent, dit-il. Je montais les chevaux les plus
» fougueux, je les rendais dociles. A seize ans, je portais le sac, comme
» un homme ; à dix-huit ans, je portais le sac de 325. » Tout cela fut pour lui une préparation à ses fatigues de soldat, aux longues marches, aux privations qu'il fallut endurer en Pologne, en Espagne ou en Russie. Cette dure éducation physique des hommes du peuple fournissait à Napoléon des soldats comme on n'en verra peut-être plus.

Coignet était donc heureux, bien traité, bien payé par ses maîtres, mais il rêvait de l'armée. Si quelqu'un a subi le prestige de l'uniforme, c'est lui : il est bien curieux de voir à quel point. Il n'avait pas d'autre raison pour vouloir être soldat : « A dix-huit ans, dit-il (p. 51), ma tête

se portait vers l'état militaire ; je voyais souvent de beaux militaires avec de grands sabres et de beaux plumets ; ma petite tête travaillait toute la nuit. Enfin, je finis par me le reprocher, moi qui étais si heureux ! Ces militaires m'avaient tourné la tête, je les maudissais. » Plus tard, il alla avec son maître conduire à Paris des chevaux pour l'armée, et il vit des hussards. Il ne put contenir son admiration. Voici la conversation qu'il eut au retour :

Mon maître me dit (p. 70) : « Nous avons mené notre affaire grand train et tout le monde est content. »

Je lui dis : « Si jamais je suis soldat, je ferai mon possible pour être dans les hussards, ils sont trop beaux. » — « Il ne faut pas penser à cela, répondit-il ; nous verrons plus tard ; ce sera mon affaire : le métier de soldat n'est pas tout rose, je vous en préviens. » — « Je le crois : aussi ne suis-je pas parti ; il faudrait que je fusse forcé de partir pour vous quitter. » — « Eh ! bien, je suis content de votre réponse. »

Malgré cette promesse, Coignet n'y tint pas. Lorsqu'il fut appelé à la conscription, en 1799, il refusa l'offre de son maître qui voulait le faire remplacer, et le quitta en lui disant : « Je vous promets que je reviendrai avec un fusil d'argent ou que je serai tué. »

Quand il revint, en 1814, il apportait mieux que cela. Il était capitaine et décoré, mais il l'avait payé cher. Son ancienne maîtresse lui demanda : « Vous avez bien souffert ? » Il lui répondit : « Tout ce qu'un homme peut endurer, je l'ai enduré. » Et en terminant cette première partie de ses souvenirs, si riche en misères, il ajoute mélancoliquement : « Je vais commencer mon état militaire et j'ai fini la première partie de mes peines. Celles-là ne sont que des roses. »

II

Coignet arriva à l'armée dans un moment favorable : de grands événements se préparaient. Pour son début, il assista au 18 brumaire. Il est curieux de lire dans ses souvenirs le récit de ce coup d'État. C'était une journée solennelle, qui changeait le gouvernement et les destinées de la France. C'était pour les uns la violation des lois et le

commencement du despotisme militaire, pour les autres l'inauguration d'un régime réparateur, glorieux, plus favorable à la grandeur de la France. Coignet ne s'est pas douté de tout cela : il ne pouvait pas s'en douter. Il ne savait rien ni de l'histoire ni de la Constitution de son pays. Il viola donc la Constitution le plus innocemment du monde. Il assista au 18 brumaire comme à un spectacle gratuit. Il vit d'une part des cuirassiers, de l'autre des députés ; sa sympathie alla tout de suite aux cuirassiers. Voici comment il raconte les événements : p. 75 et suiv.)

« On nous fit la distribution de trois paquets de cartouches (de quinze par paquet) ; et trois jours après, l'on nous fit partir pour Saint-Cloud où nous vîmes des canons partout, des cavaliers enveloppés dans leurs manteaux.

« On nous dit que c'étaient des *gros talons*, que c'était la foudre quand ils chargeaient sur l'ennemi, qu'ils étaient couverts de fer. Tout cela n'était pas ; ils avaient seulement de vilains chapeaux à trois cornes et deux plaques de fer en croix sur la forme de leurs chapeaux. Ces hommes ressemblaient à de gros paysans, avec des chevaux gros, pesants à faire trembler la terre, et des sabres de quatre pieds. Voilà les hommes de notre grosse cavalerie qui furent plus tard nos beaux cuirassiers qui se nommèrent les *gilets de fer*. Enfin, ce régiment était à St-Cloud. Les grenadiers du Directoire et des Cinq-Cents dans la première cour formaient la haie, une demi-brigade d'infanterie était près de la grande grille, et quatre compagnies de grenadiers, derrière la garde du Directoire.

« On entend crier : « Vive Bonaparte ! » de tous les côtés, et il paraît. Les tambours battent aux champs : il passe devant le beau corps de grenadiers, salue tout le monde, nous fait mettre en bataille et parle aux chefs. Il était à pied, il avait un petit chapeau et une petite épée ; il monte les degrés seul.

« Tout à coup nous entendons des cris, et Bonaparte de sortir et de tirer sa petite épée, et de remonter avec un peloton de grenadiers de la garde. Et puis on crie encore plus fort ; les grenadiers étaient sur le perron et dans l'entrée. Et puis nous voyons de gros monsieurs qui passaient par les croisées ; les manteaux, les beaux bonnets et les plumes tombaient par terre ; les grenadiers arrachaient les galons de ces beaux manteaux.

« Bonaparte rappelle son frère Lucien qui était le président, et lui dit de se placer dans le beau fauteuil, avec Cambacérès à sa droite et Lebrun à sa gauche. Et les voilà installés. »

Napoléon, en effet, était installé et les grandes guerres allaient commencer. Coignet débuta par la campagne d'Italie ; il traîna un canon à travers le St-Bernard, se battit comme un lion à Montebello et gagna le fusil d'honneur. Quelque temps après, il passa dans la garde et ne quitta plus Napoléon. Il fut de toutes les campagnes, de toutes les batailles de cette prodigieuse épopée qui, pendant quinze ans, remplit le monde d'étonnement, d'admiration et de terreur. Il fut aussi de toutes les fêtes. L'avancement était rapide dans une armée qui gagnait tant de batailles. Malheureusement Coignet ne savait ni lire ni écrire ; il apprit péniblement à trente-trois ans. Dès qu'il sut lire, il avança. Il devint sergent à Essling, lieutenant au commencement de la campagne de Russie, capitaine après la bataille de Lutzen. Il fut attaché à l'état-major de l'Empereur et chargé des missions pénibles ou dangereuses qui exigeaient un dévouement aveugle et un respect absolu de la consigne.

Nous ne le suivrons pas dans toutes ses campagnes : il nous mènerait trop loin. Mais je voudrais retrouver dans ses Cahiers les éléments de sa personnalité, les traits qui le caractérisent, et avec lui, les vieux grenadiers que Napoléon appelait ses grognards. Coignet en était le type. On peut affirmer, sans témérité que la plupart des soldats de la garde lui ressemblaient, et qu'en étudiant son âme, nous connaissons l'âme des vieux braves qui ont laissé un souvenir si populaire, leur caractère et leur esprit.

C'est surtout le caractère qui fait le soldat. Je n'ai pas besoin de dire que celui des grenadiers de la garde était du métal le plus dur. Nous avons vu comment il avait été trempé chez Coignet par des épreuves de toute sorte. Cet enseignement porta ses fruits ; voici comment il se conduisit à sa première bataille. C'était à Montebello :

« Je me trouvai, dit-il (p. 95), à la première section, au troisième rang, par mon rang de taille. En sortant du village une pièce de canon fit feu à mitraille sur nous et ne fit de mal à personne. Je baissai la tête à ce coup de canon. Mais mon sergent-major me donne un coup de sabre sur mon sac : « On ne baisse pas la tête ! me dit-il. — Non ! lui répondis-je. »

« Le coup parti de cette pièce, le capitaine Merle crie pour prévenir le second coup : « A droite et à gauche dans les fossés ! »

« Comme je n'avais pas entendu le commandement de mon capitaine, je me trouvais tout à fait à découvert. Je cours sur la pièce, je dépasse nos tambours et tombe sur les canonniers. Comme ils finissaient de charger, ils ne me virent pas ; je les passai à la baïonnette tous les cinq. Et moi de sauter sur la pièce, et mon capitaine de m'embrasser en passant ! Il me dit de garder ma pièce, ce que je fis, et nos bataillons se jetèrent sur l'ennemi. C'était un carnage à la baïonnette, avec des feux de peloton ; les hommes de notre demi-brigade étaient devenus des lions.

« Je ne restai pas longtemps. Le général Berthier vint au galop et me dit : « Que fais-tu là ? » — Mon général, vous voyez mon ouvrage. C'est à moi cette pièce, je l'ai prise tout seul. — Veux-tu du pain ? — Oui, mon général. »

« Il parlait du nez et dit à son piqueur : « Donne-lui du pain. » Puis, il tire un petit calepin vert et me demande comment je m'appelle : « Jean-Roch Coignet. — Ta demi-brigade ? — Quatre-vingt-seizième. — Ton bataillon ? — Premier. — La compagnie ? — Première. — Ton capitaine ? — Merle. — Tu diras à ton capitaine qu'il t'amène à dix heures près du Consul. Va le trouver, laisse-là ta pièce ! »

« Et il part au galop. Moi, bien content, je pars à toutes jambes rejoindre ma compagnie qui avait pris dans un chemin à droite. Ce chemin était creux, bordé de haies et encombré de grenadiers autrichiens. Nos grenadiers les attaquaient à la baïonnette, ils étaient dans un désordre complet sur tous les points. Je me présente à mon capitaine et lui dis qu'on m'avait mis en écrit : « C'est bien, dit-il. Passons par ce trou pour gagner le devant de la compagnie ; ils pourraient être coupés, ils vont trop vite. Suivez-moi ! »

« Je passe par le même trou ; à deux cents pas, de l'autre côté du chemin, il se trouvait un gros poirier sauvage, et derrière, un grenadier hongrois qui attendait que mon capitaine fût en face de lui pour l'ajuster. Mais comme il le vit, il me cria : « A vous, grenadier ! »

« Comme j'étais en arrière, je le mets en joue à dix pas ; il tombe raide mort, et mon capitaine de m'embrasser : « Ne me quittez pas

de la journée, dit-il, vous m'avez sauvé la vie ! » Et nous voilà à courir pour gagner le devant de la compagnie, qui était trop avancée.

« Voilà un sergent qui passe de l'autre côté comme nous ; il est enveloppé par trois grenadiers. Moi de courir pour le délivrer ; ils le tenaient et me disaient de me rendre. Je leur tends mon fusil de la main gauche, et je lui fais faire bascule de la main droite, en plongeant ma baïonnette dans le ventre d'un, et ainsi de suite à son camarade ; le troisième fut jeté par terre par le sergent qui le prit par le haut de la tête et le mit sous ses pieds. Le capitaine finit la besogne....

C'est avec cet élan que les soldats de l'armée d'Italie allaient à la bataille ; mais il y a quelque chose de plus rare que ce courage de de l'assaut, qui se jette tête baissée sur l'ennemi. C'est le courage de la résistance qui reçoit le feu de l'ennemi sans pouvoir le rendre. La garde de Napoléon eut ce courage à Essling. Je ne voudrais pas multiplier les exemples, il y en a trop. Mais ici encore, le récit de Coignet est saisissant.

La garde avait passé le Danube et se trouvait en face de l'armée autrichienne. Mais les ponts avaient été rompus derrière elle, et le reste de l'armée ne pouvait plus la rejoindre. Il s'agissait de tenir jusqu'au soir :

« Les cinquante pièces de canon des Autrichiens, dit Coignet (p. 246), tonnaient sur nous sans que nous puissions faire un pas en avant, ni tirer un seul coup de fusil. Qu'on se figure les angoisses que chacun endurait dans une pareille position, on ne pourra jamais le dépeindre ; nous avions quatre pièces de canon devant nous, et deux devant les chasseurs, pour répondre à cinquante. Les boulets tombaient dans nos rangs et enlevaient des files de trois hommes à la fois, les obus faisaient sauter les bonnets à poil à 20 pieds de haut. Sitôt une file emportée, je disais : « Appuyez à droite, serrez les rangs ! » Et ces braves grenadiers appuyaient sans sourciller et disaient en voyant mettre le feu : « C'est pour moi. — Eh ! bien, je reste derrière vous, c'est la bonne place, soyez tranquilles. »

« Il arrive un boulet qui emporte la file, et les renverse tous les trois sur moi ; je tombe à la renverse : « Ce n'est rien, leur dis-je, appuyez de suite ! — Mais, sergent, votre sabre n'a plus de poignée, votre giberne est à moitié emportée. — Tout cela n'est rien, la journée n'est pas finie. »

« Nos deux pièces n'avaient plus de canonniers pour les servir. Le général Dorsenne les remplaça par douze grenadiers et leur donna la croix, mais tous ces braves périrent près de leurs pièces. Plus de chevaux, plus de soldats du train, plus de roues ! Les affûts en morceaux, les pièces par terre comme des bûches ! impossible de s'en servir. Il arrive un obus qui éclate près de notre bon général et le couvre de terre, il se relève comme un beau guerrier : « Votre général n'a point de mal, dit-il, comptez sur lui, il saura mourir à son poste. »

« Il n'avait plus de chevaux, deux avaient péri sous lui. A de tels hommes que la patrie soit reconnaissante ! Et la foudre tombait toujours.... Un boulet emporte une file près de moi, je suis frappé au bras, mon fusil tombe ; je crois mon bras emporté, je ne le sens plus. Je regarde ; je vois attaché à ma saignée un morceau de chair. Je crois que j'ai le bras fracassé. Pas du tout ! c'était un morceau d'un de mes braves camarades qui était venu me frapper avec tant de violence qu'il s'était collé à mon bras.

Le lieutenant arrive près de moi, me prend le bras, me le remue, et le morceau de viande tombe ; je vois le drap de mon habit. Il me secoue et dit : « Il n'est qu'engourdi. » On ne peut se figurer ma joie de remuer les doigts. Le commandant me dit : « Laissez votre fusil, » prenez votre sabre. — Je n'en ai plus, le boulet qui m'a renversé a emporté la poignée. » Je prends mon fusil de la main gauche.

Les pertes devenaient considérables ; il fallut mettre la garde sur un rang pour faire voir à l'ennemi la même ligne sur le terrain.

La canonnade continuait. Un de nos officiers est frappé par un boulet qui lui emporte la jambe, le général donne la permission à deux grenadiers de le porter dans l'île, ils le mettent sur deux fusils, ils n'avaient pas fait quatre cents pas qu'un boulet les tue tous les trois. Mais voilà un plus grand malheur qui nous arrive ; le corps du général Lannes battait en retraite ; une partie vint se jeter sur nous, tous épouvantés et couvrant notre ligne de bataille. Comme nous étions sur un rang, nos grenadiers les prenaient par le collet et les mettaient derrière eux, en disant : « Vous n'aurez plus peur. »

Pour de vieux soldats, le courage de supporter les fatigues, les privations, les souffrances d'une campagne comme celles de Pologne et de Russie est plus difficile que celui du champ de bataille. Pendant la

retraite de Russie, beaucoup faiblirent ; Coignet ne faiblit pas et arriva à Kœnigsberg avec un pied gelé. Mais combien il eût préféré le feu de l'ennemi aux insupportables douleurs de la fatigue et du froid. A Wilna, son camarade était gelé ; on le dégèle ; mais il faut partir à quatre heures du matin :

« Je réveille mon camarade, qui n'entendait pas de cette oreille ; il était dégelé et préférerait rester au pouvoir de l'ennemi. A trois heures, je lui dis : « Partons ! — Non, dit-il, je reste. — Eh ! bien je te tue si tu ne me suis pas. — Eh ! bien, tue-moi. » Je tire mon sabre et lui en applique de forts coups, en le forçant à me suivre. Je l'aimais ce brave camarade, je ne voulais pas le laisser à l'ennemi. » (P. 341).

Si le caractère était énergique, l'esprit était borné. Ce n'était pas que Coignet manquât d'intelligence, mais il était tout à fait dénué d'instruction. Il voyait très bien ce qu'il avait sous les yeux, mais il ne voyait que cela. Son intelligence était exclusivement concrète, les idées abstraites n'y avaient pas de place. Il n'a jamais su les causes générales pour lesquelles on le faisait agir : il a fait ce qu'on lui a dit.

Il est curieux de voir la façon dont Coignet apprécie la politique de Napoléon. Généralement il n'en parle pas, ou il en parle à peine. L'Empereur déclare la guerre : ça suffit, on fera la guerre. Il fait la paix : c'est qu'il a ses raisons pour cela. Après la pénible campagne de Pologne qui se termina par la victoire de Friedland, on annonce le traité de Tilsitt. On donne une grande fête aux Russes. Les soldats qui s'égorgeaient la veille boivent ensemble ; les Empereurs se réunissent. Coignet n'a pas songé à demander ce qu'ils avaient décidé et quel avait été le résultat de tant de fatigues. Il se borne à dire :

« Cette entrevue entre les trois souverains fut courte, et il fut décidé que notre Empereur leur donnerait dans la ville le logement et la table ; c'était glorieux après les avoir bien rossés, mais pas de rancunes ! » Et un peu plus loin : « Lorsque l'Empereur eut terminé ses affaires, il fit ses adieux à l'Empereur de Russie, et partit le 10 juillet de Tilsitt pour Kœnigsberg. » Nous ne trouvons pas ailleurs plus de renseignements sur les autres traités. La guerre est devenue pour la garde un métier dont l'Empereur est l'entrepreneur responsable : les résultats qu'il en tire sont son affaire. Les grenadiers vont à la bataille : le reste

ne les regarde pas. D'ailleurs ils ne témoignent jamais de l'ennui de recommencer une guerre nouvelle.

Quand il faut partir pour l'expédition d'Espagne, Coignet dit simplement : « A la fin d'août, l'Empereur fit faire de grandes manœuvres dans la plaine de Saint-Denis, des revues souvent. Nous nous apercevions qu'il prenait ses mesures pour entrer en campagne. Les cartes se brouillaient du côté de Madrid.... Enfin...., dans les premiers jours d'octobre, l'ordre arriva de partir pour Bayonne. Je dis à mes camarades : « Nous allons en Espagne : gare les puces et les poux ! Ils sou- » lèvent la paille dans les casernes et se promènent comme des four- » mis sur le pavé. Gare nos ivrognes, le vin du pays rend fou ! » (P. 229).

Une seule fois Coignet entre dans des considérations plus étendues, et nous allons voir que, pour une fois, il a mal pris ses renseignements. Il s'agit du mariage de Napoléon avec Marie-Louise : « Si l'Empereur était content de nous, nous n'étions pas contents de lui (p. 266). Le bruit circulait dans la garde qu'il divorçait avec son épouse pour prendre une princesse autrichienne en paiement des frais de la seconde guerre avec l'Empereur d'Autriche, et qu'il voulait avoir un successeur au trône. Pour cela il fallut renvoyer la femme accomplie, prendre une étrangère qui devait donner la paix générale. L'Empereur passait de grandes revues pour se distraire de ses peines. On nous dit que le prince Berthier partait pour Vienne porter le portrait de notre Empereur à la princesse pour demander sa main, et qu'il devait se marier avec cette princesse avant de l'amener.... » Et Coignet ajoute sur ce mariage préliminaire de Marie-Louise et de Berthier quelques détails peu conformes au cérémonial des cours.

Après la campagne de Russie, l'état-major murmura. Les officiers et les hauts fonctionnaires de l'Empire commençaient à s'inquiéter. Coignet les entendit et fut très étonné :

« La victoire de Dresde, dit-il, fut mémorable, mais nos généraux n'en voulaient plus. J'avais mon couvert au grand état-major et j'entendais des propos de toutes les manières. On blasphémait contre l'Empereur : « C'est un...., disaient-ils, qui nous fera tous périr. » — J'en fus pétrifié, je me dis : nous sommes perdus. Le lendemain de cette conversation, je me hasardai à dire à mon général : « Je crois que

» notre place n'est plus ici, que c'est sur le Rhin qu'il faudrait nous
» porter à marches forcées. » — « J'approuve votre idée, répondit-il,
» mais l'Empereur est têtue ; personne ne peut lui faire entendre rai-
» son. » (P. 357).

Je n'ai pas besoin de dire que l'idée d'abandonner l'Empereur et d'obéir à un autre souverain ne pouvait venir à Coignet. En 1814, il fut des adieux de Fontainebleau ; il demanda à partir pour l'île d'Elbe : « On n'entendait, dit-il (p. 379), qu'un gémississement dans tous les rangs ; je puis dire que je versai des larmes de voir notre cher Empereur partir pour l'île d'Elbe. Ce n'était qu'un cri : « Nous voilà donc laissés à la discrétion d'un nouveau gouvernement ! » — Si Paris avait tenu vingt-quatre heures, la France était sauvée, mais dans ce temps la populace de Paris ne savait pas faire de barricades ; elle ne l'a appris que pour en faire contre des concitoyens. »

Ces traits principaux du caractère de Coignet, une volonté énergique et un esprit étroit, conviennent merveilleusement à la discipline militaire. Coignet fut le type du soldat discipliné, à la manière française, sans rien de passif ni de mécanique, avec bonne humeur et initiative, et aussi avec un grand sentiment de justice. Mais la discipline ne suffit pas pour faire des héros ; il fallait, pour obtenir le dévouement des grenadiers de l'Empire, quelque chose de plus, quelque chose qui tînt au cœur, un idéal, une religion. Cette religion fut celle de Napoléon. On a dit bien des fois que ses soldats avaient un culte pour lui : je voudrais essayer de préciser ce sentiment à l'aide des cahiers de Coignet.

Napoléon jouait pour eux à peu près le rôle de la Providence. C'était lui qui pourvoyait à leurs besoins, qui les dirigeait, qui les faisait vivre. C'était de lui que dépendait en toutes circonstances leur destinée ; et, à travers toutes les épreuves, il la rendit glorieuse et belle. Il avait fait de la carrière militaire une profession, la plus brillante, la plus avantageuse. Son armée était à la fois subjuguée par son génie et entraînée par toutes espèces de récompenses. Elle vivait dans la gloire et sentait qu'avec son Empereur elle régnait sur le monde.

A la première distribution de croix de la Légion d'honneur, Coignet fut décoré le premier et faillit être étouffé par la foule qui le complimentait : « Les belles dames, dit-il (p. 147) qui pouvaient m'approcher pour toucher ma croix me demandaient la permission de m'embrasser ;

j'ai vu l'heure où j'allais servir de patène à toutes les dames et messieurs qui se trouvaient sur mon passage. » Après Austerlitz, après Tilsitt, après Wagram, il y avait des réceptions triomphales, des banquets, des fêtes et des applaudissements sans fin : « Aux portes de Paris, dit Coignet (après le traité de Schœnbrunn), nous trouvâmes un peuple impossible à nombrer, c'est à peine si nous pouvions passer par section, tant nous étions pressés par la foule. On nous mena de suite aux Champs Elysées, devant un repas froid donné par la ville de Paris. Le temps gêna beaucoup ; il fallut manger et boire debout, puis partir pour Courbevoie. Cette bonne ville de Paris nous donna un second repas sous les galeries de la place Royale et la comédie à la porte Saint-Martin ; des arcs de triomphe étaient dressés, le peuple de Paris était ivre de joie de nous revoir ; malheureusement il en manquait beaucoup à l'appel, il en était resté un quart sur les champs de bataille d'Essling et de Wagram. Mais personne n'était plus content que moi de rentrer à Paris avec les galons de sergent, de porter l'épée, la canne et les bas de soie l'été. J'étais pourtant bien en peine pour une chose : je n'avais point de mollets ; il fallut avoir recours aux faux mollets ; ça me taquinait. »

Quelques années après, Coignet recevait plus que de faux mollets ; il recevait les épaulettes de capitaine, et le pauvre garçon d'écurie se trouvait dans la société sur le même rang que ses anciens patrons.

Mais au-dessus de ces fêtes et de ces récompenses, il y avait pour les grenadiers le sentiment de leur force, l'orgueil de leurs victoires, la satisfaction de toujours chasser les ennemis devant soi. A Austerlitz, quand l'Empereur fait marcher la garde, Coignet s'écrie : « Nous étions vingt-cinq mille bonnets à poil et des gaillards (p. 173). » Il se rappelle avec bonheur comme la musique jouait l'air :

« On va leur percer le flanc, »

tandis que les tambours répétaient :

« Rantanplan, tirelire en plan
On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire ! » ¹

(1) Coignet raconte encore ailleurs cette charge avec le même enthousiasme : « Les tambours battaient la charge à rompre les caisses. Les tambours et la musique se mêlaient. C'était à entraîner un paralytique. » (p. 473).

Et pendant longtemps, en effet, on leur perça le flanc. Les grenadiers firent le tour de l'Europe, conduits par cette main puissante qui renversait les trônes. Ils eurent cette joie de se croire invincibles, d'obéir à un homme plus fort que tous les autres hommes, et de pouvoir considérer leur chef comme un dieu.

Les sentiments de Coignet pour Napoléon sont bien ceux qu'inspire une divinité : l'admiration, l'attachement et la crainte : « C'était l'homme le meilleur et le plus dur, dit-il ; tous tremblaient et tous le chérissaient. » On épiait son visage, on était attentif à tous ses gestes. Il parlait souvent aux soldats, brusquement, en quelques mots. C'était assez : le soldat se sentait remarqué, il était content. Il savait que l'Empereur s'occupait de lui, qu'il prenait ses intérêts. Coignet raconte avec bonheur son indignation contre des officiers qui avaient commandé une marche excessive : « Lorsque l'Empereur nous vit courbés sur la crosse de nos fusils, pas un de droit, tous la tête penchée, ce n'était plus un homme, c'était un lion : « Est-il possible de voir de vieux soldats dans un pareil état ! Si j'en avais besoin ! vous êtes des » Ils furent traités de toutes les manières. Il dit aux grenadiers à cheval : « Faites de suite de grands feux au milieu de la cour, allez chercher » de la paille pour les coucher ; faites-leur chauffer des chaudières de » vin sucré. » (p. 240).

Que les grenadiers étaient fiers, lorsqu'ils voyaient ce même homme qui les connaissait, qui leur parlait, trôner au-dessus des rois ! Ils jouissaient de sa gloire, ils en prenaient leur part. Une chose cependant embarrassait Coignet qui avait le culte des beaux hommes : c'est que l'Empereur était petit. Il se consolait en admirant ses extrémités : « L'Empereur, dit-il, donna un bal magnifique : ce fut lui qui l'ouvrit avec Marie-Louise. Non, jamais on ne put voir un homme mieux fait que l'Empereur. On pouvait dire de lui que c'était un vrai modèle ; personne ne pouvait l'égaliser pour les pieds et pour les mains. » (P. 273).

Cette admiration s'étendit naturellement au roi de Rome. Coignet était de service à Saint-Cloud ; le roi de Rome eut envie de son plumet, et, pour qu'il pût déchirer le plumet à son aise, on le mit sur ses bras : « J'avais peur de tomber, dit-il, mais j'étais heureux de porter un tel enfant.... Arrivé près de mes chefs, ils me disent : « Mais vous » n'avez plus de plumet. — C'est le roi de Rome qui me l'a pris. —

» C'est plaisant ce que vous dites là. — Voyez ce bon du maréchal
 » Duroc. Au lieu d'un plumet, je vais en avoir deux et j'ai porté le roi
 » de Rome sur mes bras près d'un quart d'heure ; il a déchiré mon
 » plumet. — Mortel heureux, me disent-ils, de pareils moments ne
 » s'oublent pas. » (P. 286).

Coignet savait pourtant que l'Empereur n'hésitait pas à sacrifier ses soldats ! Un jour, pendant la retraite de Russie, il l'envoya porter des fausses dépêches au milieu des Russes, pour le faire prendre et tromper l'ennemi. Coignet eut toutes les peines du monde à se sauver. Quand il revint, l'Empereur parut fâché de le revoir : « J'arrive près de lui
 » chapeau bas : « Comment, te voilà, et ta mission ? — Elle est faite,
 » Sire ! — Comment, tu n'es pas pris ? et tes dépêches, où sont-elles ?
 » — Entre les mains des Cosaques ! — Comment ! approche, que dis-
 » tu ? — La vérité ; arrivé chez le maire, je lui donne mes dépêches,
 » et un instant après les Cosaques sont arrivés, et le maire m'a caché
 » dans son four. — Dans son four ! — Oui, Sire, et je n'étais pas à
 » mon aise ; ils ont passé près de moi pour entrer dans le cabinet du
 » maire, ils ont pris les dépêches et se sont sauvés. — C'est curieux,
 » mon vieux grognard, tu devais être pris. » (P. 336).

Il dit ailleurs : « On me réservait toujours les missions dangereuses. L'Empereur me regardait comme un limier qu'il léchait au besoin, mais il eut beau faire, je rentrais toujours et j'étais payé d'un regard gracieux qu'il savait jeter à la dérobée, car il était dur et sévère, avec une parole brève, quoique bon. Aussi je le craignais, et je tâchais toujours de m'éloigner de lui ; je l'aimais de toute mon âme, mais j'avais toujours le frisson quand il me parlait. » (P. 345).

Cependant, les forces de la France s'épuisaient. Beaucoup de ses vieux soldats étaient restés sur les champs de bataille. Les nouveaux venus dans les armées de Napoléon, en grande partie étrangers, n'avaient ni attachement à sa personne ni dévouement à notre drapeau. Coignet vit pendant la campagne de Russie des exemples effrayants d'indiscipline. Les revers allaient commencer ; les gens clairvoyants s'inquiétaient. La confiance de la garde ne fut pas ébranlée ; elle survécut à toutes les épreuves.

A aucun moment Coignet ne s'est rendu compte des causes et de l'étendue du désastre, de l'irritation de l'Europe contre une domination

si pesante et si meurtrière, du soulèvement des peuples, de la coalition des souverains, de l'énorme disproportion des forces. Les grenadiers ne demandaient qu'à marcher. En 1815, il salue avec enthousiasme le retour de Napoléon. Même après Waterloo, après la seconde capitulation de Paris, il eût voulu combattre : « Arrivé à la barrière d'Enfer où l'armée était réunie, dit-il (p. 414), je trouvai le maréchal Davoust à pied, les bras croisés, contemplant cette belle armée qui criait : « En avant ! » Lui, silencieux, ne disait mot ; il se promenait le long des fortifications, sourd aux supplications de l'armée qui voulait marcher sur l'ennemi. Nos soldats voulaient se porter sur l'ennemi qui avait passé la Seine, une partie sur Saint-Germain, l'autre sur Versailles, tandis que nous n'avions que le Champ de Mars à traverser pour gagner le bois de Boulogne. Avec notre aile gauche sur Versailles, il ne serait pas resté un Prussien ni un Anglais devant la fureur de nos soldats. » Et plus loin, quand le maréchal eut emmené l'armée derrière la Loire : « On voyait le grand maréchal, les bras derrière le dos, soucieux ; personne ne lui parlait. Ce n'était plus ce grand guerrier que j'avais vu naguère sur le champ de bataille, si brillant ; tous les officiers le fuyaient. S'il avait voulu, sous les murs de Paris, lui qui était le maître des destinées de la France, il n'avait qu'à tirer son épée... » (P. 415).

Il semble qu'à ce moment l'armée et le reste de la nation aient formé deux partis, animés de sentiments contraires et poussés par des intérêts différents. Le peuple, ou du moins la bourgeoisie voulait la paix parce qu'elle avait besoin de la paix ; l'armée voulait la guerre parce qu'elle avait besoin de la guerre. Et les vieux soldats comme Coignet y avaient été si bien habitués qu'ils ne savaient plus faire autre chose et que ce fut pour eux un déchirement de cœur d'y renoncer. Quand Napoléon partit pour l'île d'Elbe, la vie de Coignet fut brisée.

III

Les longues périodes de guerre laissent après elles un excédent de soldats qui n'ont pas d'emploi en temps de paix. Cet excédent peut être un danger pour l'ordre public. La guerre de Cent ans a formé les Grandes-Compagnies, la guerre de Trente ans des bandes d'aventu-

riers qui ont désolé la France et l'Allemagne. Les soldats de Napoléon n'essayèrent pas de vivre aux dépens de la population civile, mais ils rentrèrent avec peine au milieu d'elle. Il fallait qu'ils changeassent toutes leurs habitudes, et ce changement leur était pénible. On renvoya Coignet dans son département, à Auxerre ; il s'y ennuya. Il ne savait que faire et avait à peine de quoi vivre. Il se heurtait à des ennemis qu'il ne pouvait pas combattre à coups de sabre. Il eut un procès ; l'avoué de la partie adverse le maltraita ; il fut très malheureux : « C'était terrible, dit-il, de me voir vilipender par l'avoué Chapotin.... Je me vengeais sur ma tabatière, je fourrais des pipes de tabac dans mon gros nez les unes sur les autres. Mais il était temps que Chapotin finisse. » (P. 382).

De plus, il était en demi-solde, et l'État rognait encore son traitement. Il perdit patience et rêva le retour de l'Empereur. Napoléon n'était pas plus heureux à l'île d'Elbe que son grenadier à Auxerre : lui aussi avait dû changer ses habitudes. Il revint en France, et, d'un seul mouvement, tous les vieux soldats, tous les officiers en demi-solde se levèrent pour l'acclamer. Ce mouvement était inévitable, comme une action réflexe : l'armée de Napoléon n'avait pu changer en si peu de temps ses sentiments et ses intérêts : du moment qu'elle voyait son chef, elle devait le suivre et aucune force en France n'était capable de lui résister.

En un instant, l'armée se reforma. Coignet nous montre avec quelle rapidité chacun reprenait sa place. Il se présente à l'Empereur : « Te voilà, grognard ? — Oui, Sire. — Quel grade avais-tu à mon état-major ? — Vaguemestre du grand quartier général. — Eh ! bien, je te nomme fourrier de mon palais et vaguemestre général du grand quartier général. Es-tu monté ? — Oui, Sire. — Eh ! bien, suis-moi, va trouver Monthyon à Paris. » (P. 388). Des dangers de cette restauration, de l'effet qu'elle devait produire en Europe, du mal qu'elle pouvait faire à la France, il n'en est toujours pas question. Coignet n'y a pas pensé une minute, il ne pouvait pas y penser. Mais il retrouvait sa solde, son bel uniforme, ses chefs, et il se prépara immédiatement à entrer en campagne : il était heureux. Il voyait cependant qu'en dehors de la garde on n'avait plus l'ardeur d'autrefois : « L'Empereur, dit-il (p. 394), se fit apporter les aigles pour les distribuer à l'armée et à la

garde nationale ; de cette voix de stentor, il leur criait : « Jurez de défendre vos aigles ? Le jurez-vous ? leur répétait-il. Mais les serments étaient sans énergie, l'enthousiasme était faible ; ce n'étaient pas les cris d'Austerlitz et de Wagram ; l'Empereur s'en aperçut. »

Coignet se battit en Belgique comme il s'était battu partout. Après Waterloo, après la capitulation de Paris, il refusa de prendre du service dans l'armée royale et retourna en demi-solde à Auxerre. Il y recommença l'existence inoccupée et malheureuse qu'il avait menée avant les Cent-Jours. Sa situation était aggravée par l'ardeur avec laquelle il avait salué le retour de l'Empereur ; on le surveillait d'assez près. Il ne pouvait comprendre pourquoi, et il attribuait toutes les tracasseries de la police au mauvais vouloir des hommes. Le gouvernement de la Restauration s'y prenait d'ailleurs assez mal pour apaiser les passions. De temps en temps, Coignet, poussé à bout, se sentait prêt à la révolte, mais que pouvait-il faire ? Il fallut avaler les humiliations, comme ce jour où il fut contraint d'assister au service anniversaire de la mort de Louis XVI : « Après le service, dit-il (p. 434), M. l'abbé Viard monta en chaire, le général nous fit signe de sortir du chœur pour nous mener en face de la chaire. Nous formions le cercle, tous assis, notre général au milieu de nous. L'abbé Viard lut le testament de Louis XVI d'une voix de stentor ; après sa lecture, le voilà qui tombe sur l'usurpateur Bonaparte qui avait porté le carnage chez toutes les puissances avec ses satellites, ces buveurs de sang qui égorgaient les enfants au berceau. Alors toutes les figures des vieux guerriers devinrent pâles, et le général, qui aurait dû venir à notre secours, ne dit mot. En sortant de cette cérémonie, tout le monde était silencieux ; je croyais étouffer de colère contre l'abbé Viard ; il m'a fait une si terrible blessure que je n'ai été depuis aux cérémonies que forcément. Voilà ce que j'ai vu et entendu ; que les hommes de ce temps s'en souviennent ! »

Le temps, qui transforme tant de choses, finit cependant par transformer Coignet. Du vaguemestre de Napoléon, il fit un épicier. Coignet épousa une jeune fille qui avait une boutique d'épicerie, tint la boutique avec elle, et prit peu à peu des habitudes bourgeoises. Ses passions s'apaisèrent ; ses affaires prospéraient ; il acheta un grand jardin qu'il se mit à planter et fut heureux comme Candide en cultivant son jardin. Les jours heureux n'ont pas d'histoire : les trente dernières

années de sa vie ne tiennent pas dans ses Mémoires autant de place qu'une de ses campagnes. Elles furent cependant traversées par un événement, qui, en d'autres temps, eût changé sa destinée : la révolution de Juillet. Coignet l'accueillit froidement ; il se borne à remarquer que « Paris changerait de gouvernement aussi souvent que nous changeons de chemise. » On lui offrit cependant une place d'honneur ; on voulut faire du vieux soldat de Napoléon le porte-drapeau de la garde nationale. Il se fit beaucoup prier, et, lui qui avait supporté sans faiblir la retraite de Russie, il trouva que le drapeau était lourd : « J'en pliais dessous, dit-il (p. 460) ; quand je rentrais tous mes habits étaient trempés. Comme c'était amusant pour un vieux capitaine qui avait assez de son épée ! » Et il se plaignait (p. 462) que tous les fourriers et caporaux lui écrasaient les pieds, étant pris de vin les trois quarts du temps. La garde nationale ne valait pas la garde de Napoléon, et puis les temps héroïques étaient finis.

En terminant son livre, Coignet adresse quelques conseils à ses lecteurs, et, comme il est toujours bon de recueillir l'expérience d'un homme de bonne volonté, voici ce qu'il leur dit (p. 466) : « Maintenant, qu'il me soit permis de parler aux pères de famille qui me liront. Qu'ils fassent tous leurs efforts pour faire apprendre à leurs enfants à lire et à écrire, et pour les amener au bien ; c'est le plus bel héritage, et il est facile à porter. Si mes parents m'avaient gratifié de ce don précieux, j'aurais pu faire un soldat marquant, mais il ne faut pas injurier ses parents. A 33 ans, je ne savais ni A ni B ; et là ma carrière pouvait être ouverte si j'avais su lire et écrire. Il y avait chez moi courage et intelligence. Jamais puni, toujours présent à l'appel, infatigable dans toutes les marches et contre-marches, j'aurais pu faire le tour du monde sans me plaindre. Pour faire un bon soldat, il faut : courage dans l'adversité, obéissance à tous ses chefs, sans exception de grade. Qui fait aussi le bon soldat, c'est le bon officier. »

Il y aurait peut-être d'autres conclusions à tirer de ces Cahiers, notamment sur le rôle que l'inconscient joue dans ce monde, mais il est plus prudent de s'en tenir aux conseils pratiques du brave capitaine Jean-Roch Coignet.

PIERRE VILLARD.
